FABIEN HENRION

Teenage lobotomy

roman

Flammarion

Extrait de la publication

FABIEN HENRION

Teenage lobotomy

roman

« L'inspecteur me livra quelques détails sur le fait divers que, déjà, plus personne n'ignorait en ville. Le jeune Klebold Basden avait refroidi ses parents, Janice et Philippe, en les réchauffant avec du deux cent vingt volts. Il avait attendu qu'ils enclenchent le jacuzzi, que le remous de l'eau se transforme en une multitude de flocons de neige, pour jeter le sèche-cheveux dans la baignoire. »

Des enfants sous calmants qui passent à l'acte, des familles sans histoire qui implosent, des employés modèles licenciés du jour au lendemain… Alan Jones, photographe, voit le monde se décomposer devant lui. Au bout de la route, il va finir par comprendre pourquoi…

Fabien Henrion est journaliste dans l'audiovisuel.
Il signe avec Teenage Lobotomy *son premier roman.*

Flammarion

12-III-N Création Studio Flammarion En couverture : Andrew Hetherington / Stone / Getty Images

Extrait de la publication

Teenage Lobotomy

Extrait de la publication

Fabien Henrion

Teenage Lobotomy

roman

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8337-4

Extrait de la publication

Il me tient en joue avec un pistolet automatique, un 9 mm, le même que celui de Bruce Willis dans *Piège de cristal*.

Plus un bruit dans le gymnase. Je regarde l'haltère posé à mes pieds. Pour échapper à une mort certaine, je vais devoir frapper l'enfant avec.

Frapper un enfant. Comment en suis-je arrivé là ? Il faut reprendre l'histoire à ses débuts. Ne pas la réécrire. Juste raconter l'histoire. Ma version.

Extrait de la publication

1

C'était le jour de Noël. Comme dans un carambolage. Arrêt net. Arrêt cardiaque. Une mésange s'était posée sur le rebord de la fenêtre. Et, soudain, ma tête avait dévissé, échouant dans le cheese-cake que ma mère avait préparé – ou acheté au rayon surgelés, je ne sais plus. En fait, je n'avais pas eu le temps de le lui demander. Mon assiette avait tremblé, la porcelaine fragilisée par les soubresauts de mon corps. La structure de l'objet avait tournoyé sur elle-même pareille à une pièce de monnaie qui chute sur le sol et s'aplatit sous la semelle d'une chaussure. Un gars m'avait peut-être écrasé le cœur avec le talon de sa godasse. Mon dos, mes tétons et toute la surface de mon thorax avaient clignoté. Puis l'ensemble était devenu inerte.

Je croyais avoir vécu une *near death experience,* le tunnel, son halo céleste et les morts qui viennent vous chercher par la culotte. J'avais ouvert les yeux, aveuglé en réalité par les gouttelettes d'une faisselle rouge qui recouvrait mes paupières. Mes narines béantes avaient sombré dans le sucre d'un coulis aux

Extrait de la publication

fraises. Mon visage ressemblait à un paysage surnaturel. Trente-quatre ans que je trouvais les repas de famille interminables ; celui-là me parut bien trop court.

*

Pouls : cent dix pulsations à la minute. L'enfant ne me quitte plus des yeux. Son pistolet lui dévore la main. Je ressens une brûlure sur la tempe gauche et au-dessus de l'arcade sourcilière. Mon toubib appelle ça des paresthésies : « hypersensibilité des fibres nerveuses de la peau ».

*

Mes bras se balançaient sous la table dans l'attente d'une étreinte, d'un secours. Mais, ce jour-là, Missy ne sut pas quoi dire et n'eut pas un pet d'expression. Le seul rictus qui s'accrochait à sa face montrait une totale confusion. Pour la première fois de sa vie, ma sœur, qui revendiquait une forme d'insouciance, voire de distance face aux tragédies de l'existence, paraissait constipée. Et, pourtant, Missy s'était forgé un sens de la repartie prodigieux, grâce à des études interminables qu'elle suivait au sein du cocon bohème et doré de l'université de Greenfield. Dans cette institution accueillant des gosses de riches et des langues pendues habitués à ferrailler avec des Prix Nobel, elle préparait depuis plusieurs années une thèse en linguistique, choix motivé entre autres par une vieille passion pour la scatologie et les aphorismes douteux comme : « Chier à table, cela ne

Extrait de la publication

se fait pas. Se faire chier à table, cela ne dérange personne. »

Ma sœur Missy était devenue au fil des années une poétesse, une princesse de jeux de mots qu'elle compilait dans un vieux cahier d'écolière. Cette anthologie qu'elle rédigeait depuis qu'elle en était capable – c'est-à-dire l'âge de son premier larcin (un quarante-cinq tours barboté au supermarché du coin) – était l'une de ses fiertés. Missy avait même fini par intituler son recueil de pensées personnelles : *Les Anales d'une pétomane,* titre trouvé bien plus tard dans les toilettes du lycée. Sur la porte de ce fumoir nauséabond était inscrit au marqueur une épitaphe célèbre qui avait dû l'inspirer : « Chiez mou, chiez dur, mais chiez dans le trou. »

Pourtant, à cet instant, Missy ne prononça pas une seule parole et se contenta de m'observer. Mon corps déglingué était aussi ridicule que la statue déboulonnée d'un dictateur. Un bout de cheese-cake glissa de l'un de mes cils et atterrit sur la nappe « venant d'un grand restaurant français », comme le répétait souvent ma mère qui collectionnait le linge de maison et les guides touristiques. Autour de moi, nos invités – un oncle, une tante et deux petites cousines – paraissaient consternés. On ne gâche pas ainsi le déjeuner de Noël, pensaient-ils. J'imaginais leur regard. Et je me trouvais pitoyable et coupable aussi. « Quand on est un enfant, on se tient bien à table et on se tait », hurlait en silence mon père depuis toujours. Il avait presque réussi mon éducation : aujourd'hui, affalé sur mon assiette, je ne disais plus rien.

Quand je retrouvai mes esprits, j'étais sous perfusion, prisonnier d'un brancard. Il y avait, au-dessus de mon crâne, un ambulancier aux yeux bridés cachés derrière des lunettes rondes et recroquevillé dans un gros blouson. On aurait dit une marmotte, ou plutôt l'idée que je m'en faisais, n'en ayant jamais vu.

J'étais en train de quitter la maison. Ma mère et mon père, hébétés, immobiles sur le perron. J'avais froid. L'ambulance qui devait me conduire à l'hôpital se trouvait garée à côté d'une poubelle noire. Mes parents habitaient Montvalley, rue San Esteban, dans un pavillon coincé au milieu d'une dizaine d'autres, tous identiques : pas de clôture, une porte de garage en bois blanc, une autre, celle de l'entrée, en chêne avec des poignées à l'ancienne. À l'étage, un balcon, style western, trois chambres orientées plein sud, un toit couvert de tuiles roses décolorées par un soleil brillant trois cents jours par an. Notre quartier ressemblait à un jeu de Monopoly mais sans les avenues luxueuses ; et sans la case prison. Un endroit parsemé de squares qui sentaient bon les bougainvilliers, où les classes moyennes pouvaient procréer et dormir tranquilles. Un village-témoin avec des gens sans histoires. Personne, d'ailleurs, ne se serait permis d'en faire. Sauf moi, ce jour-là.

*

Cette utopie urbaine était venue au monde l'année de ma naissance. Mes parents avaient payé à crédit leur *home sweet home* lorsqu'ils avaient eu la

trentaine, après avoir fui la grande ville. Mon père avait alors été embauché comme ingénieur par une entreprise de BTP. Une profession assez floue à mes yeux, mais qui lui avait permis de payer les traites de leur nid douillet. Ma mère, elle, jouait les animatrices bénévoles dans un centre culturel catholique. Tous les deux formaient un couple scellé par les Évangiles même s'ils ne ressemblaient en rien à des fous de Dieu. Sur l'échelle de la piété, en général, et de la fidélité au catholicisme en particulier, on aurait pu leur attribuer un cinq sur dix ; le degré de leur foi étant aussi constant que le cycle des marées. Mes parents considéraient la Bible comme un bon bouquin, susceptible d'apporter le bonheur à l'humanité, un viatique universel proposant le mode d'emploi pour ressusciter les morts, réanimer les corps. Afin d'apporter « sa pierre à l'édifice », ma mère, entourée d'images de la Vierge Marie, donnait aussi des cours de poterie à des jeunes gens pas encore complètement désœuvrés. Elle les obligeait à passer leurs samedis après-midi les mains dans la glaise afin de leur éviter de succomber à toutes sortes de drogues. Évidemment, la plupart d'entre eux étaient devenus toxicos.

*

L'ambulancier me palpa le poignet, sentit mon pouls, et rabattit sur mon corps une couverture en aluminium orange. Missy voulut m'accompagner à l'hôpital. Elle monta dans sa voiture, une Volvo 740 achetée à monsieur Blackstone, le père d'un copain

élevant des pitbulls. Alors que le chauffeur fermait les portes de la camionnette dont le gyrophare bégayait déjà, le type à la tête de marmotte me demanda mon nom, pour estimer, sans frais, les dommages cérébraux qu'avait pu causer l'attaque cardiaque. Je répondis comme toujours : « Alan. Je m'appelle Alan Jones. J'ai trente-quatre ans et je photographie des filles nues. »

Le moteur de l'ambulance démarra. Avant que les portes ne se referment, j'aperçus le ciel désespérément bleu. Un bleu lessivé des excès de dioxyde de carbone émis par l'éructation des incinérateurs et des cheminées d'usines ; un bleu lacéré par les rails de cocaïne que les réacteurs des jets privés dessinaient sur l'horizon. Un azur défoncé comme le marbre d'une basilique en cours de délabrement et sans solution de financement pour sa réfection.

*

Pouls : deux cents pulsations à la minute. J'ai l'impression que ma carotide va exploser. L'enfant vient de coller le canon de son pistolet sur mon front.

*

Le corbillard blanc qui me conduisait à l'hôpital Reedlock – un célèbre obstétricien de la région, pionnier du bas-ventre qui rénovait depuis des années des vagins et des clitoris – s'arrêta sous un porche en acier. Dans cette usine high-tech, on nous

Extrait de la publication

rangea, moi et mon brancard, dans une antichambre de la douleur, à côté d'autres lits, d'autres souffrances. Une femme squelettique gémissait ; son mari l'engueulait : il avait dû quitter son travail pour la rejoindre.

— C'est pas le jour ! J'ai pas trouvé de place sur le parking visiteur… J'espère qu'y vont pas embarquer la bagnole, chuchota-t-il dans sa barbe, en proie à une colère contenue qui donnait aux contours de son visage une forme de papier froissé, de désir de tuer. Même si l'idée de devenir un meurtrier devait tout autant le terrifier.

— Je suis désolée, mon chéri, bredouillait la pauvre femme, les mains sèches et pelées, cramponnées aux barres métalliques de son nouveau lit de fortune.

Cinq blouses blanches arrivèrent en souriant – très mauvais signe dans un service d'urgences – et l'emmenèrent au bloc opératoire. Diagnostic : « perforation gastrique consécutive à une ingestion massive de barbituriques. »

Une infirmière, tout de rose vêtue, s'approcha alors et prit ma température en appliquant aux abords de mon conduit auditif un thermomètre des laboratoires Syrco : « Esthétique et conforme aux normes sanitaires », indiquait l'affiche publicitaire punaisée juste en face de moi. Elle attendit quelques secondes et retira l'objet de mon oreille en bousculant sans ménagements mon lobe gauche que je trouvais bien trop volumineux comparé au droit. Mon asymétrie nasale (légère) me complexait aussi.

Extrait de la publication

Mais, de l'avis général, mon profil (gauche) était à se damner.

À côté du poster vantant les produits Syrco, une porte vitrée. De là, j'aperçus ma sœur Missy assise dans la salle d'attente. Un brancardier empoigna le chariot sur lequel j'étais allongé. Puis un long couloir au plafond couvert de néons m'avala. Mon dos me faisait souffrir. J'avais l'impression d'avoir été poignardé, comme Jules César. Mais je m'égarai. Le jeune médecin urgentiste m'ayant ouvert les portes de son assemblée, une unité de soins intensifs avec retraités en chemises de nuit, moyenne d'âge soixante-dix ans, m'expliqua que personne n'avait voulu mettre fin à mon règne. Que la lame n'existait pas. Qu'il s'agissait d'un problème de myocarde, de surchauffe du moteur. Maintenant tout était clair ; « Tout est toujours beaucoup plus clair à l'horizontale » : j'avais mordu la poussière.

Durant cette journée, on pratiqua sur mon corps vierge de la moindre intervention chirurgicale – en dehors d'une opération de l'appendicite à l'âge de dix ans – une série d'examens beaucoup trop intrusifs à mon goût. Le plus douloureux consista à m'enfiler une mini-caméra dans le bras. Le chirurgien appuya plusieurs fois sur une pompe pour faire glisser son suppositoire mécanique dans les profondeurs de mes artères. J'avais envie de gémir, mais, devant l'infirmière qui contrôlait sur un écran mon rythme cardiaque, je me tus. Mon premier amour, une brunette nymphomane avec un petit duvet au-dessus des lèvres m'avait indiqué la marche à suivre : ne jamais se plaindre au risque de perdre son *sex-appeal*. Ou

Extrait de la publication

alors ne pas hésiter à se mettre à nu, tout déballer, chialer si nécessaire, mais en étant certain de coucher le premier soir.

*

Je devais avoir dans les douze ans. Christine Bates, mon flirt de jeunesse, grand espoir de l'équipe de gymnastique rythmique du collège St Andrews, m'avait demandé de me taillader le bras avec un canif pour lui prouver la sincérité de mon amour. Après lui avoir offert un bracelet de force acheté lors d'une tournée du groupe australien ACDC, j'avais dû graver avec le couteau ses initiales sur ma peau de petit poulet. J'en avais bavé pour tracer le virage ample du C. Mais, arrivé au B majuscule, elle m'avait vu hésiter et largué aussi sec. Depuis, j'avais enregistré le message : « Ne jamais s'économiser pour le retour. De toute façon, il n'y a pas de retour possible. »

Je regardai dans les couloirs souterrains de l'hôpital les brancards se cogner, se croiser dans des ascenseurs pour bestiaux, au milieu de chemins tordus comme un intestin dégueulant d'intersections et de panneaux indicateurs. Les roues du chariot agrippaient de temps à autre les aspérités du ciment sur le sol mais rien ne pouvait empêcher le convoi d'atteindre sa destination : le service de l'Imagerie par résonance magnétique, l'attraction finale, les montagnes russes du monde hospitalier. Un garçon avenant, mais beaucoup moins chaleureux qu'un forain, me demanda de glisser la tête dans un anneau

Extrait de la publication

de plastique géant. Un rayon invisible sillonna mon front et le sommet de mon crâne à la recherche de l'anomalie primale, d'un point zéro, d'une zone secrète et onirique contenant une horreur prête à surgir. Mais ni ma tête, ni mes membres n'éclatèrent comme dans *Scanners*, le film de David Cronenberg. C'était plutôt l'absence de sensation qui me surprit et m'inquiéta. J'avais l'impression d'avoir été déjà mis en bière, sans percevoir l'odeur du chêne et des chrysanthèmes. Je devais donc être encore vivant. Il ne me restait plus qu'à porter ma carcasse tout entière et la traîner à travers la forêt glacée qu'était devenue ma vie.

*

Malgré une averse impromptue, Missy, toujours coincée dans la salle d'attente, avait dû sortir plusieurs fois pour fumer (au moins vingt cigarettes) et rentrer aussi sec avaler des litres de café. Ma sœur détestait croupir.

Liste des choses que Missy exécrait : rouiller sur un banc donc, écrire des lettres d'amour, manger de la viande de cheval, écouter du Sinatra, parler de sodomie avec ses copines. Et aussi prier, puisque Missy ne croyait pas en Dieu. Elle voyait la religion comme la fausse promesse d'un bonheur éternel, un supermarché rempli de vanités, et sa clientèle de fidèles, une foule douteuse, bien trop arrogante avec les défunts. Sa fascination pour les squelettes humains, les ossements de petits rongeurs, les macroscélides et les gerboises en particulier, troublait mes parents,

Extrait de la publication

qui avaient commencé à se désespérer le jour où la police leur avait appris que leur fille avait peint sur la devanture des pompes funèbres locales : « J'emmerde le Sacré ! »

Missy ayant beaucoup d'estime pour l'artiste Marcel Duchamp, elle avait inventé très tôt sa propre théorie magique en collectant les objets sans valeur : des déjections, des résidus (poils, griffes, peau, coquilles de moules…). Et comme elle versait aussi dans l'écologie, elle les triait, les mettait en scène avec le secret espoir de croiser un jour un galeriste branché en goguette dans notre bled, sensible à sa pulsion créative, capable de comprendre la sublimation artistique de son engagement politique. Un été de vague à l'âme, pendant les vacances, alors qu'elle avait réalisé un collage avec ses rognures d'ongles de pieds, Missy avait aussi déclaré : « Quand on s'accroche aux branches, Alan, on tombe toujours à pic. » Cette fois-ci, j'avais fait une sacrée chute.

Ce soir-là, on me conduisit dans ma chambre alors que les infirmières bordaient les draps du lit. J'avais des envies de trémolos et de sensationnel aussi. J'aurais voulu que mon voisin, un petit vieux au crâne parsemé de poils drus comme des épines, écrive sur les murs avec son sang : « Les morts ne sont pas des absents, ce sont des invisibles. » Cela n'arriva pas. L'homme à la tête de baudroie, aux oreilles gélatineuses, énormes et disproportionnées, se contenta de ronfler. L'infirmière augmenta le débit de sa perfusion. Je pris de mon côté ma dose de calmants antidouleur. Les trois cachets, noir et

Extrait de la publication

rouge, glissèrent dans le creux de ma gorge. Juste avant la fin des visites, Missy me rejoignit enfin.

— Quel temps de chien !

Elle m'embrassa sur le front. Les longs cheveux bruns de ma sœur, raidis par la pluie, lui donnaient un air de folle. L'averse aurait pu être cataclysmique, Missy frôler la noyade et l'asphyxie, elle aurait préféré traverser toutes les tempêtes plutôt que de se passer de fumer une seule cigarette.

— Comment tu te sens, mon cœur d'artichaut ? me demanda-t-elle.

Missy me surnommait ainsi depuis mon histoire douloureuse avec Christine Bates. Je grimaçai. Son haleine mentholée me filait la nausée. Comme tous les fumeurs de son âge, ma sœur avait envisagé de nombreuses méthodes pour arrêter de cloper : les patchs bien sûr, mais aussi l'hypnose. Elle avait lu très attentivement le livre du Dr Harvey, qui, d'après une des meilleures amies de Missy, s'était placé en tête des manuels offrant un espoir de rédemption aux pauvres fumeurs. Mais le Dr Harvey, malgré sa notoriété et son succès en librairie, avait fini par mourir d'un cancer de l'œsophage. Et l'ouvrage avait chuté dans le palmarès des meilleures ventes. Ma sœur, en l'apprenant, avait décidé de se contenter, pour commencer sa cure de désintox, de cigarettes au goût cactus qui lui violaient le palais à chaque taffe inhalée.

— Tu m'as fait une de ces peurs ! dit-elle. Pourtant, quand je t'ai vu piquer du nez, je t'assure, Alan, j'ai cru que tu déconnais.

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELIN000267.N001
Dépôt légal : mars 2012

Extrait de la publication